

Grâce

L'âme n'écoute jamais, mais elle entend parfois.

Du salut à la danse,
la grâce est l'âme de l'âme,
son contrepoids.

La première faute fut le premier poids :
la grâce allège.

La grâce est plus que surhumaine ;
elle est (Ehen, Ehâris)
le nom même de Dieu, juge sans loi,
qu'humanisent le pardon, la pitié,
la reconnaissance.

L'inspiré en est le véhicule (Yokanaan) :
elle est soufflée, comme la danseuse est feuille.
Elle ranime la loi (B. Gracián),
lui confère une âme.

L'attendre, la recevoir, s'ouvrir à sa présence,
craindre de ne pas la féconder, la perdre :
sa dramaturgie
est celle de l'insaisissable fiancée
(Böhme, Xoralis).

Imméritée, elle est viol
(Donne, Pascal, Hopkins, Bernanos).

Entre les minauderies obscènes de la séduction
et la puissance héroïque du conquérant spirituel
qui force la grâce comme on force son destin
se glissent le noble désarroi

de l'innocent (Cervantès, Dostoïevski)

et la panique

du courtisan désespéré (Musset, Kafka) :

le sublime pétrifié, la grâce liquéfiée,
elle est l'eau de Dieu (Kierkegaard),
son féminin.

Destin aussi arbitraire que l'autre,
inexorable comme le salut (Rāmakṛiṣṇa)

ou l'ivresse du sacrifice (al-Ḥallādī)
au point que l'aspiration à la grâce
est déjà un fardeau.

Les méandres du caprice divin (Jansenius,
Racine, Camus)
vouent aux tristesses de l'échec

l'étranger, l'épouse, l'enfant
chargés d'en incarner les paradoxes
(Hawthorne, James, Salinger).

Dévoilement et illumination,
transgression et accomplissement,
mélange de gloire et d'abjection,
la grâce fait revivre derrière Dieu
la Fortune,

l'Isis (Keraval),
plus féconde que la vierge-mère,
la porte qui guérit,
résumant dans son intouchable attirance
les antinomies cruciales :
celles de la croix.

L'héritage et le nom retrouvés des contes,
la larme surgie du puits des yeux de l'aimée,
la manne éphémère de l'éloignement si proche
('la Mort à Venise' ; Virginia Woolf)

résumant
de manière laïque et sexualisée
le culte de la présence qui dissout.

Science voluptueuse,
la mystique franchit sans peine
les portes de bronze
de la matérialisation des grâces
par le bonheur, le succès, la richesse,
tout ce dont on peut se défaire.

Ni acte ni bien,
la grâce est un état qui suspend l'instant,
l'immortalise,
une qualité d'expérience ;
l'opacité lumineuse d'une coïncidence avec soi
dont la nostalgie est le moteur du désir
et de l'histoire.

Le poète rêve du jour
où la vertu s'évanouira dans l'innocence
(Novalis),
comme le philosophe définit la révolution :
retour à la transparence des cœurs
(Rousseau).

Ainsi les mutations
de l'ombre et de la lumière

(l'épreuve est grâce,
le malheur illumine,
salut et perdition se confondent,
puisque [↖] tout est grâce [↗])

laissent-elles percevoir l'ombre fécondante
du serpent ailé
dont le bannissement
fonde à la fois le péché et la grâce,
l'expulsion et l'irruption des forces accueillies.

La grâce est comme la damnation :
éclair.

Les religions qui désirent assurer à Dieu
l'exclusivité de la grâce
font de l'homme la source du trouble :
tout ce qui sort de l'homme est souillure
(saint Marc).

Mais, dès la mystique arabe
(rejoignant ainsi
le courant majeur de l'attente hindoue),
la grâce s'identifie à ce qui sort de l'homme,
à son émanation.

Rêve d'une humanité créatrice :

⌘ Tout sortira de nous et deviendra visible ⌘ (Novalis).

L'humanisme spirituel
(⌘ Tous les dieux résident dans le cœur de l'homme ⌘, Blake)
fait ainsi de la grâce
un phénomène intérieur.

Naïf,
celui qui tente de la technologiser par la drogue,
l'ivresse, la méditation, la prière.

La plus apaisante des grâces est terreur
(Chateaubriand : ⌘ J'ai pleuré et j'ai cru ⌘) :

le bonheur dans notre pensée, dit Rilke,
⌘ est une ascension
qu'accompagne une émotion voisine de l'effroi
lorsque tombe une chose heureuse ⌘.